

L'épée
du
Seigneur
de
Carrouges

L'Amour à l'épreuve du Duel

La lame s'aigüise par le fer
La plume par le Verbe.
J'ai taillé la mienne au fil de l'épée
Du Seigneur de Carrouges
Afin de réhabiliter la mémoire
De ce valeureux chevalier
Perdu dans la grande histoire,
Car pour vaincre l'oubli
La plume est plus puissante que l'épée
Et bien plus commode pour écrire

Mary Cousin

Du même auteur

CARROUGES
MA TERRE NATALE

 Mary Cousin, 2014
ISBN : 978-2-75460-080-4

TABLE DES MATIERES

	Page
Table des matières	5
Préface	7
I – 9 Novembre 1357, Jehan le jeune a 11 ans : Il va devenir « Page » à la cour d'Alençon et recevoir son épée.	
1 ^{ère} partie : L'épée de Petit Jehan	8
2 ^{ème} partie : Le festin	39
II – 10 Mai 1364, Jehan IV a 17 ans : Il fait ses premières armes en tant qu'écuyer aux côtés de Du Guesclin.	
1 ^{ère} partie : La bataille de Cocherel	62
2 ^{ème} partie : Le retour d'expédition	85
III - Pasques 1383, Jehan de Carrouges a 36 ans.de retour de campagne en Cotentin, il se remarie à la belle Marguerite de Thibouville	
1 ^{ère} partie : La noce	95
2 ^{ème} partie : Une fin de journée tumultueuse	124
IV – 10 Décembre 1385, Jehan IV de Carrouges a 39 ans et rentre d'une expédition guerrière en Ecosse.	
1 ^{ère} partie : Le retour d'Ecosse.....	141
2 ^{ème} partie : «Judicium Dei» Le dernier duel Judiciaire	160
V – Pasques 1396, Jehan de Carrouges s'apprête à partir en croisade	
1 ^{ère} partie : Départ en croisade	186
2 ^{ème} partie : La bataille de Nicopolis	207
VI – Le destin de « Manus Dei » se prolonge après la mort de Jehan de Carrouges	
1 ^{ère} partie : Le destin fabuleux de l'épée de Jehan	218
2 ^{ème} partie : Jehanne la Pucelle	233
Epilogue	254
Glossaire	258
Bibliographie	261
Tableaux généalogiques.....	264

TABLE DES MATIERES

Les Rois de France

Louis VI le gros

Adelàide de Savoie

* 1081 + 1137

Aliénor d'Aquitaine

Louis VII

Adèle de Champagne

* 1120 + 1180

Philippe II Auguste

Isabelle du Hainaut

* 1166 + 1223

Louis VIII

Blanche de Castille

* 1187 + 1226

St Louis IX

Marguerite de Provence

* 1214 + 1270

Philippe III le Hardi

Isabelle d'Aragon

* 1246 + 1285

**Jeanne
de Navarre**

Philippe le Bel & (Charles de Valois)

Marguerite

* 1268 + 1314

1270

de Sicile

Louis X le Hutin & Philippe V le Long & Charles IV le Bel

* 1289 + 1316

* 1293 + 1322

* 1294 + 1328

Charles

II d'Alençon & Philippe VI De Valois

Jeanne de

* 1293 + 1350

Bourgogne

Jean le Bon

Bonne du Luxembourg

* 1319 + 1364

Charles V

Jeanne de Bourbon

* 1338 + 1380

(Louis d'Orléans) & Charles VI

Isabeau de Bavière

* 1368 + 1422

(Charles d'Orléans) Charles VII

Marie d'Anjou

&

* 1403 + 1461

(Jean D'Angoulême)

Louis XI

Charlotte de Savoie

* 1423 + 1483

Louis XII d'Orléans Charles VIII

Anne

Louis XII

* 1470 + 1498

de Bretagne

* 1462 + 1515

Les Rois de France

(Charles d'Angoulême)

François Ier

Claude de France

Il faut tout le talent de Mary COUSIN pour nous conter – au fil de l'épée – l'histoire des Seigneurs de Carrouges, depuis ROLLON, ce chef viking dont on ne connaît pas la date de naissance, mais dont on a situé la mort vers 932. On ne sait pas grand-chose de ce 1^{er} Duc normand à qui Charles III le Simple accorda une partie de la Neustrie, l'un des royaumes de la France mérovingienne constitué lors du partage de 561 au profit de Chilpéric Ier.

La Neustrie comprenait les pays situés entre Loire, Bretagne, Manche et Meuse et fut en rivalité avec l'Austrasie. Pépin de Herstal fit l'unité des deux royaumes. Mais revenons à Rollon. Il reçut donc la Neustrie qui, déjà occupée par les Normands, prit le nom de Normandie au traité de Saint-Clair-sur-Epte en 911.

Née tout près de ce château de Carrouges, demeure des Seigneurs du même nom, Mary COUSIN manifeste son attachement à cette partie de la Normandie en nous contant l'histoire de ces seigneurs dont on commence à avoir des traces sérieuses depuis le 13^e siècle avec Jehan Ier de Carrouges.

C'est en suivant sa descendance que l'on rencontre des chevaliers, capitaines, chambellans, croisés de tous grades, mais tous de haute naissance légitimes ou bâtards, avec des incursions en Angleterre, par conquêtes ou alliances...

L'idée de raccrocher tous ces personnages autour d'une épée est tout simplement géniale et du coup, nous fait guerroyer aux côtés des grands de l'époque, puisque cette belle histoire s'étend jusqu'à Jeanne La Pucelle, au milieu du 15^e siècle.

Roman historique ou histoire romancée ?

Il n'est pas nécessaire de dénommer cette narration aussi

Les Rois de France

précise que romanesque. Il suffit de se laisser mener tout au long de ces cinq siècles d'histoire dans l'Histoire.

L'écriture est simple et rend la lecture aisée, l'histoire est prenante et vous tient en haleine de la première à la dernière ligne.

Mary COUSIN ajoute à son talent d'écriture celui du dessin, le lecteur en jugera dans cet ouvrage.

Géhelle de Lignières

Mercredi 2 mai 2007

9 Novembre 1357
Jehan (Jean) le jeune a 11 ans.

Ière Partie

— Hâtez-vous, fils ! J'ai fait mander à Gautier d'apprêter nos chevaux. Nous allons au devant de nos gens qui tardent à nous rapporter le bois de chauffe pour l'hiver. En chemin, nous nous arrêterons au hameau de l'Augrumière et nous en profiterons pour prendre des victuailles. Vous ne saviez point, fils, mais demain nous festoyerons en votre honneur !

Tout en parlant, mon père me pressait en descendant avec vacarme l'escalier du donjon. Gauthier, son écuyer, l'avait aidé à enfiler son haubert* par-dessus lequel il portait son surcot* de gueule*, proprement la teinte du fond de son écu. La couleur faisait ressortir les reflets auburn de sa barbe et de sa belle chevelure ondulée qu'il s'appliquait à maintenir bien taillée.

— Passons prier quelques instants dans la chapelle, mon fils, et pour votre gouverne, retenez que ce doit être le premier acte d'un chevalier avant tout agissement ou tout décidement*.

— Je sais, Père, Frère Isaac me l'a enseigné.

La chapelle Saint-Jacques, dont parlait mon père, était à vingt pas à peine en contrebas du donjon, adossée à la muraille, tout près de la grande porte. Frère Isaac Geslin y venait officier, à

l'occasion, quand il devait m'instruire des choses de la religion. D'ailleurs, il y restait souvent des lustres à discourir avec l'oncle Guillaume.

Mon oncle l'appréciait beaucoup. C'est sans doute parce qu'à l'origine, lui aussi était destiné à servir l'Église. La mort de son père survenue voilà plus de dix ans, avait contrarié sa vocation. Moi, je n'étais point encore né à cette époque-là, mais il m'a raconté que mon grand-père était tombé au côté de son seigneur lige, le comte Charles II d'Alençon, à la bataille de Crécy, sous les flèches meurtrières des archers du Roy d'Angleterre (*Edouard III*). Notre valeureux comte d'Alençon, qui commandait l'avant-garde de l'armée de son frère le Roy Philippe (*VI de Valois*), y périt lui aussi, criblé de flèches, avec moult* autres nobles chevaliers à son service.

J'avais entendu Frère Isaac dire à mon oncle que cette guerre était le fait de la malédiction faite à Philippe le Bel, sur le bûcher, par le grand-maître des templiers Jacques de Molay. Pour preuve, après le décès annoncé par celui-ci du pape et du roy l'année suivante, les trois fils de ce dernier étaient morts les uns après les autres, encore jeunes et sans héritier mâle. Par conséquent, Edouard (*III*), en tant que petit-fils de Philippe le Bel par sa mère Isabelle, avait réclamé le trône de France à Philippe (*VI de Valois*) qui n'en était que le neveu.

Quoi qu'il en soit, au décès de grand-père, mon père venait tout juste de passer en majorité et comme aîné, il héritait des terres, des charges et des armes de Carrouges. L'année d'après, la terrible épidémie de peste noire leur enleva, à lui et à oncle Guillaume, leur mère et quatre de leurs frères et sœurs. Et, comme me l'avait fait remarquer frère Isaac, si mon père eut la responsabilité d'élever ses deux plus jeunes sœurs orphelines, ce fut bien souvent mon oncle qui assumait cette tâche pendant ses absences chevaleresques.

En attendant, arrivés devant la chapelle, Père en poussa nerveusement la petite porte finement sculptée.

L'épée de petit Jehan

Il n'appréciait point trop mes références à frère Isaac. Sa grande érudition l'agaçait.

Au travers des vitraux ornant les fenêtres cintrées, la clarté diffuse et multicolore des rayons du soleil se jouait des effluves d'encens et prêtait au recueillement.

- Agenouillez-vous ici !, dit mon père en m'indiquant le prie-Dieu proche du sien, et voyons ce que frère Isaac sait des règles de la chevalerie !, ajouta-t-il, goguenard. Allons fils, citez-m'en les principales !

Je prenais place et réfléchissais avant de réciter d'un trait, en fixant le crucifix sur l'autel :

— "Etre chrétien, prier Dieu et s'en remettre à lui"

— "Protéger l'Eglise"

— "Respecter les faibles et en être le défenseur"

— "Livrer une guerre sans merci contre les infidèles"

— "Être le champion du droit et du bien contre l'injustice et le mal".

N'ayant point ânonné, je me tournais fièrement vers mon père.

— C'est bien, fils, mais vous ne m'en avez cité que la moitié ! Je reconnais bien là les préceptes de frère Isaac ! Seulement, c'est tout juste suffisant pour être servant d'Eglise, mais point pour devenir chevalier !

Et mon père de reprendre solennellement :

— "Un chevalier ne doit oncques* reculer devant l'ennemi"

— "Il doit aimer son pays natal et en servir son seigneur"

— "S'acquitter de ses devoirs féodaux s'ils ne sont point contraires aux lois de Dieu"

— "Ni mentir ni trahir la parole donnée"

— "Et être courtois et faire preuve de largesse".

— Voilà, fils, il y en a dix, « de règles », conclut fièrement mon père, tout comme les commandements de l'Eglise, et vous devez les connaître toutes. En attendant, Petit Jehan, priez et

remettez votre âme à Dieu !

Je restais un long moment silencieux en tentant de prier, mais la dernière règle énoncée par mon père trottait dans ma tête et empêchait mon recueillement.

Comme mon père se relevait en se signant, je l'imitai. Nous sortîmes religieusement de la chapelle.

Au-delà de la grande porte, dans la basse-cour, Gautier nous attendait déjà avec nos montures, en compagnie d'une douzaine de gens d'armes parmi lesquels, mon oncle Guillaume et deux écuyers de bonne lignée : Thomas Paynel, le neveu du seigneur d'Hambye, et son ami Jehan Pantouf, tous deux courtisant les jeunes sœurs de Père. Avant de les leur promettre en épousailles, taquin, il disait vouloir s'assurer de leur qualité de gentilhomme.

Avant de les rejoindre, j'osais interroger mon père :

— Père, c'est quoi être courtois ?

— Ah, ah ! La courtoisie, mon fils, c'est comment dire..., l'ensemble des qualités qui font la noblesse d'un chevalier, y compris le service auprès des dames. Mais vous n'êtes point encore en âge de saisir la portée de cette règle. En attendant, fils, allez ! En selle ! jeta-t-il, tout en me hissant avec amusement sur la jument que son écuyer m'avait approchée. Rejoignez les autres pendant que je laisse mes ordres à la garnison.

Je donnais un léger coup de talon sur les flancs de ma monture. Elle se cabra nerveusement en hennissant avant de trotter pour rejoindre le groupe sur la place du Crochet (*marché*). Quelques curieux sortirent des échoppes et des huttes entourant la place au centre de laquelle gargouillait la fontaine.

Guillomin, l'apprenti du maréchal-ferrant, m'aperçut et accourut vers moi :

— P'tit Jehan, tu vas où ? T'avais dit qu'on jouerait 'core aux ch'valiers d' la tab'e ronde, tantôt !

— Je sais bien, Guillomin, mais mon père s'inquiète de ne

L'épée de petit Jehan

point voir revenir Maître Delahaye le bûcheron et son équipe. Il dit qu'avec toutes les compagnies de routiers, d'Anglais et de Navarrais qui pillent nos contrées depuis la cuisante défaite de Poitiers l'an dernier, il est préférable de s'assurer qu'ils ne sont point tombés dans une embuscade.

— C'est point une raison pour que t'ailles avec eux !

— Pardon, Guillomin, mais j'ai 9 ans aujourd'hui, je deviens apprenti.

— Toi, l'fils du Seigneur, apprenti bûcheron ! Tu m' prends pour un bourricot !

— Non, je vais devenir apprenti chevalier, concluais-je fièrement alors que mon père arrivait derrière moi :

— C'est ça, c'est ça, « Mon Sieur l'apprenti chevalier » ! En attendant venez chevaucher à mon côté, et que je n'ai point à regretter de vous avoir emmené !

Je m'exécutais alors que s'approchaient les badauds pour saluer leur Seigneur. Après s'être disposée en deux rangées derrière nous, la troupe enjamba les écoulements des riaux* aux eaux malodorantes qui traversaient la basse-cour, puis elle longea la fortification en direction de la porte de Saint-Martin. En nous voyant avancer, le sénéchal de la Motte-Fouquet donna ordre aux gardes de faire manœuvrer la poulie pour remonter la herse et baisser le pont-levis.

— Sénéchal, je vous confie la forteresse pendant mon absence, dit mon père. J'ai toute confiance en vous, mais je vous recommande d'avoir l'œil sur vos gardes pour maintenir le châtel en état de défense jusqu'à notre retour.

— Seigneur Jehan, partez tranquille ! Je vous promets de ne point faillir à ma charge.

Nous contournâmes le fort et prîmes la direction du Bois de Monthard par la sente ombragée des Bruyères. Nous en émergeâmes au calvaire d'où l'on dominait toute notre campagne normande, flamboyante sous le doux soleil de cet après-midi

d'automne.

Mon père ralentit l'allure et balaya les alentours du regard comme pour s'emplir le cœur de cette infinie beauté. Je crois qu'il se réjouissait que ce fût son fief. À dextre*, on apercevait le clocher de notre paroisse de Sainte-Marguerite et je devinais au loin celui de Sainte-Marie-la-Robert.

C'était sur les terres de ce village, au Mesnil-du-Buisson, que nous attendaient ma mère « dame Nicolette », ma sœur aînée Jehanne, la cadette Agnès et mon frère puîné Robert ainsi que mes deux tantes Guillemette et Isabelle, qui, elles, s'y languissaient de leurs prétendants. Il faut dire que ma mère se plaisait bien au manoir qu'elle nommait coutumièrement "le Logis". Elle n'affectionnait point la vie dans l'austère donjon venteux et humide du châtel de Carrouges, même s'il était fortifié et bien gardé.

— Ils sont bien en sécurité là-bas !, affirma mon père comme s'il avait deviné mes pensées. Qui ne connaît point l'endroit ne le trouve !

Rêveusement, je portais les yeux bien plus loin à l'Est, par-dessus les collines proches du Mesnil du Scelleur, pour deviner les tours et le donjon de la belle cité d'Argentan.

À l'Ouest, la Butte Chaumont fermait le passage depuis Alençon.

Mon Père disait qu'en venant de cette cité, sa forme faisait penser à un téton de jouvencelle s'étirant langoureusement sous le doux soleil automnal.

Non loin de là surgissaient les collines de Pail qui se prélassaient sur vingt lieues jusqu'à Mortain. Ce rempart naturel allait se perdre derrière l'éminence toute proche du bois de Monthard qui narguait notre donjon du châtel du haut des grands foutiaux*.

C'était sur l'autre versant, dans le bois d'Yeaux, que se trouvait l'ermitage de Blancfit où Maître Delahaye devait être allé

L'épée de petit Jehan

bûcher (*couper du bois*)

— Holà ! Petit Jehan, comptez-vous prendre racine ici !, ironisa oncle Guillaume en me rejoignant. Voyez, votre père et sa troupe ont déjà atteint le hameau de l'Augrumière. Hâtons-nous de les rejoindre, mon neveu, avant qu'il ne s'alarme.

En arrivant sur place, nous trouvâmes dame Delahaye, disposée sur un tabouret près de l'enclos aux cochons, auréolée de duvets neigeux arrachés au pauvre canard gisant au creux de sa robe de chanvre

Père s'enquit de suite auprès d'elle, du retard de son époux. Sans cesser de déplumer sa volaille, elle releva nerveusement le nez de son ouvrage et bougonna qu'elle ne comprenait point pourquoi mon père s'inquiétait, vu la grande quantité de bois qu'il avait demandé à son homme de rapporter :

— Seigneur, sauf vot' respect, vous savez bin que d'puis la peste noiëre, c'est point aisé d' trouver manœuvriers ! Même que l'patron, il a dû emmener nos marmots pour grossir l'équipe et moië j'dois tirer mes vaches toute seule durant c'temps-là !

Vu le ton furibond de la fermière, mon père s'arqua sur ses étriers, faisant faire une embardée à son destrier.

— Tout doux, tout doux, Perceval ! ... Je vous entends bien, dame Delahaye ! Ne vous faites point tourner les sangs, vous énervez les chevaux. Donnez-moi plutôt quelques geslines* et un goret pour que nous puissions faire ripaille demain avec nos dames. Il nous faut fêter honorablement l'entrée de mon fils dans l'apprentissage des armes à la Cour d'Alençon.

— Messire Jehan, j'suis bin aise d'offrir l'goret au jeune seigneur mais vous m' voyez bin peinée pour les geslines vu qu'le r'nard m'les a toutes occises ! C'est bin pour ça d'ailleurs que j'liquide l'canard, ajouta-t-elle en ôtant nerveusement une poignée

L'épée de petit Jehan

de plume du croupion de la pauvre volaille. Pour sûr, Seigneur, que vous feriez bin d'monter une battue avec vos v'neurs et vos chiens pour nous débarrasser de c'te sale bestiole ! En attendant pour v'ôte banquet, allez donc voïer les moines du prieuré de la Chaisne, y's ont bâti une geslinière où y's rent'ent leurs volailles le soiër, comme ça le r'nard peut point les occire.

— Ca tombe bien, c'est notre direction, je comptais passer voir maître Geslin à la forge. Pendant que je réglerai mes affaires avec lui, vous pousserez jusqu'au prieuré avec les jeunes prétendants de nos sœurettes, ajouta-t-il à l'intention de son frère Guillaume. Je pressens, mon frère, que vous aurez plaisir à revoir frère Isaac dont vous appréciez le savoir.

Sur ce, dès que le goret fut maîtrisé et attaché, la troupe se remit en route. Arrivé à la forge, mon père mit pied à terre et je l'imitais comme une partie de ses gens d'armes qui menèrent les chevaux se désaltérer à la rivière Udon toute proche.

Alors que mon oncle, avec le reste de la troupe, passait le gué pour gagner le site du prieuré où les frères élevaient les volailles, mon père lui lança, espiègle :

— Saluez bien frère Isaac pour moi, Guillaume, et demandez-lui donc de venir bénir votre neveu demain avant son départ pour Alençon, afin qu'il commence ses armes sous de bons auspices !

Puis mon père se dirigea vers la forge où maître Geslin œuvrait dans grande foison d'étincelles, martelant sa barre de fer avec une régularité mélodique, composant, avec le ronronnement de la roue et le gazouillis du ruisseau, une aubade champêtre qui raisonnait singulièrement dans la vallée.

Il goûtait ce moment d'extase quand l'ouvrier l'aperçut et sursauta :

— Par sainte Barbe, patronne des forgerons, seigneur Jehan, je ne vous avez point entendu entrer ! Pour sûr, vous venez chercher l'épée que vous m'aviez mandée pour le jeune seigneur ?

En oyant ses paroles, je me précipitais, tout émoustillé,

L'épée de petit Jehan

rejoindre mon père dans la forge.

— C'est tout juste, Maître Geslin. L'avez-vous terminée?

— Point plus tard que ce matin, Seigneur ! , répondit le forgeron tout en allant décrocher l'arme de la poutre où elle pendait.

— Voyez, reprit-il en la sortant de son fourreau, j'y ai frappé les initiales de votre fils "J C" sur une face du pommeau et l'effigie de sainte Catherine du mont Sinäï, au revers, pour le mettre sous la protection de cette martyre chrétienne que vénèrent les chevaliers depuis Charles Martel, père de Pépin-le-Bref et grand-père de Charlemagne. Si vous m'en aviez laissé le temps, Seigneur Jehan, sur les conseils de mon oncle frère Isaac « qui moult* vous affectionne » précisa-t-il en s'adressant à moi, j'aurai gravé l'effigie de ce grand chevalier en écusson sur le fourreau.

Quand j'aperçus l'épée, une vague de bonheur emplit ma poitrine et je m'élançai afin de sauter au cou de mon père pour le remercier. Mais comme j'allais m'esbaudir, il partit dans une colère noire :

— Morbleu ! N'est-ce point là une vilainerie de votre oncle à mon égard, Maître Geslin ? Il n'est point sans savoir que cette victoire de Charles Martel sur les Sarrasins à "Poitiers" voilà plus de six siècles, fut une cuisante défaite pour nous l'an dernier !, pesta-t-il en toisant le forgeron du regard. Frère Isaac ne perdra donc jamais une occasion de me rappeler cette déroute car comme par hasard, c'est juste avant cette bataille, qu'avec d'autres gentilshommes, je fus fait chevalier par le roy Jean le Bon, qui pensait ainsi motiver ses troupes. !

Mon père avait saisi l'épée en question et mimait les gestes de l'adoubement*, comme s'il revivait ce moment.

— J'étais fort ému d'être adoubé par le roy en personne, exposa-t-il avec solennité ! Surtout, sous l'œil envieux du frère de notre comte Charles III, le jeune Pierre d'Alençon qui, trop novice pour être fait chevalier, fut moult peiné d'être confié à la garde de deux seigneurs du Poitou, Guillaume de Parthenay dit l'Archiprêtre, et le vaillant chevalier « Jehan Le Meingre » dit Bouciquaut.

— Il avait pourtant presque quinze ans à l'époque, fis-je remarquer à mon père. À sa place, j'aurais assurément été très vexé. Savez-vous, Père, pourquoi le roy ne l'a point adoubé ?

— Il ne devait point souffrir qu'il risquât sa vie, si jeune, car il l'affectionnait moult* fort. Il ressemblait tant au feu Connétable de la Cerda !

— C'est qui, celui-là, Père ?

— C'était... Mon fils, c'était le frère de notre comtesse d'Alençon, Marie d'Espagne, et donc l'oncle du jeune Pierre, m'expliqua-t-il. C'était surtout le « favori » du roy Jean qui l'estimait fort et qui ne s'était jamais remis de sa perte effroyable. Mais là, en l'occurrence, c'est avant tout que le roy appréhendait l'issue de cette bataille... Quand j'y repense, ça me met hors de moi ! Nonobstant que nous étions grande foison de braves chevaliers et de gens d'armes, comme moi, forts de notre récente reprise de la cité de l'Aigle sous les armes du dauphin Charles (V) (*pour l'heure duc de Normandie*). Et pourtant, voyez-vous Maître Geslin, malgré notre bravoure et notre supériorité en nombre, l'indiscipline de nos belliqueux barons, opposée aux ruses surnoises des Anglais du Prince Noir, ne présageait rien de bon.

— Et ce Prince Noir, Père, c'est qui ?

— C'est ainsi que l'on nomme le prince Edouard IV de Galles. Ce fils aîné du roi d'Angleterre porte toujours arme et surcot sable (*noir*), alors, on l'a baptisé ainsi. Mais pour l'heure, fit remarquer mon père en se raclant la gorge pour camoufler son dépit, il en imposait tant qu'à notre grand regret, le roy nous

L'épée de petit Jehan

ordonna de quitter le champ de bataille avec notre duc Charles (V) son fils aîné pour éviter que celui-ci ne soit pris ou occis*.

Encore trop affecté par cette récente humiliation, mon père, Jehan III de Carrouges soupira : - C'était grande pitié que de voir au loin tomber tous ces braves hommes d'armes et pire, de voir fuir les autres. Jean de Grailly, le chef des Anglo-Navarrais, avait manœuvré de telle sorte qu'il avait pris en tenaille l'armée du roy Jean resté avec son jeune fils Philippe. Il les obligea, pour ne point périr, à se constituer prisonnier. Depuis lors, ils sont retenus comme otage en Angleterre.

Et comme s'il s'extirpait de la bataille, mon père se redressa hardiment et envoya mon arme se piquer au pied du forgeron avant de conclure en vociférant :

— Sachant cela, Maître Geslin, admettez que ce ne soit point de bon goût, de la part de votre oncle Isaac, de me remuer l'épée dans la plaie, avec son effigie !

— Grand dieu, Messire Jehan, n'allez point vous mettre "Martel" en tête ! D'ailleurs, la vôtre « de bataille » n'eut point lieu à Poitiers proprement dit, mais plus à l'Ouest, à Maupertuis, me semble-t-il ! Et puis, vous n'êtes point sans savoir que frère Isaac ne voit dans cette victoire de Charles Martel que celle de la Chrétienté sur les païens et en cela, il honore une des règles de la chevalerie.

— Voilà un argument que mon honneur de chevalier ne peut point rejeter. Mais ...

Des bruits de sabots stoppèrent là le débat. Mon oncle Guillaume revenait de sa course.

Père reprit l'épée plantée en terre, l'inspecta et la remplaça dans son fourreau avant de se la mettre en bandoulière, puis il remercia le forgeron d'une tape dans le dos :

— Pour ce qui est de l'épée, c'est vraiment du beau travail, Maître Geslin, n'omettez point d'enseigner votre science de la

L'épée de petit Jehan

forge à vos hoirs !

— Je m'y entends bien, j'y ai déjà initié Julien, mon aîné, Messire Jehan ! ... Oh, merci Seigneur !, bafouilla le forgeron pris au dépourvu en réceptionnant la bourse que mon père lui avait envoyée tout en enfourchant sa monture avec aisance.

— Mon frère ! Nous pouvons peut-être reprendre notre chemin.

— Oui Jehan !, répondit en écho mon oncle Guillaume, la victuaille est déjà emballée et chargée sur le mulet que mène le fils du Maître-queux, ajouta-t-il

— Bon ! Alors, en route ! Nous allons prendre par le sentier qui borde les étangs du moulin de sieur Besnard. Nous aurons vite fait d'y être. À cette époque, le terrain n'est point trop détrempé.



En effet, nous arrivâmes sans encombre au moulin. Mon père héla par trois fois le meunier qui apparut tel un albinos,

L'épée de petit Jehan
embué dans un brouillard farineux.

— Nous t'avons réveillé, meunier ! Ne vois-tu point que ton moulin va trop fort ?

Toute la compagnie éclata de rire avant de reprendre en chœur : « Son moulin va trop vite, son moulin va trop fort » ! Ce qui fit bien sourire mon père.

— Va donc me chercher le sac de froment que tu me dois de la Saint-Michel et dis-moi si tu as vu maître Delahaye !

— Pour sûr, Mon Sieur, qu'j'ai 'core vu passer l'équipe des bûcherons c'matin, aux aurores, comme hier et l'jour d'avant. Même que j'les ai entendus bûcher toute la journée jusqu'à y-a-point bin longtemps !

— Ils étaient où donc, Meunier ?

— À coup sûr qu'y'z'étaient à l'ermitage de Blancfit ! Mais y's doivent avoiër fini a'c't'heure !

— Merci du renseignement, mon brave... Et alors !... Mon sac de farine... tu vas me le chercher ?

Le sieur Besnard retourna sans hâte dans son moulin et reparut avec toujours autant d'empressement, un sac sur l'épaule

— Comment que j'vis, moië, a'c't'heure ? Vous m'prenez toute ma réserve d'hiver !

— Dis donc Meunier, si, au lieu de cuver tes pintes toute la sainte journée, tu t'activais à moudre le blé des pauvres fermiers, ils n'iraient point le porter au moulin de Coupigny à Saint-Sauveur-de-Carrouges !

Là-dessus, nous reprîmes le sentier de Blancfit. Arrivés à la clairière, il n'y avait plus trace des bûcherons.

— Etant donné que nous n'avons croisé personne, ils ont dû remonter au château fort par le chemin venant de Jouë-du-bois ! Allons, pressons, il ne manquerait plus que nous soyons pris par la nuit !

A cet instant, un coup de tonnerre ébranla l'atmosphère.

L'épée de petit Jehan

— Et voilà que le ciel s'y met aussi ! , grommela mon père. Bougre de bougre ! Il n'y a pourtant point d'orage dans l'air ! ... Drôle de temps !

Sur le chemin carrossable, la compagnie poussa un peu l'allure.

Une demi-lieue plus loin, comme nous allions franchir le pont d'Hatrel, juste avant le croisement avec le sentier de Sainte-Marguerite, je jetais un coup d'œil à la rivière où nous avions usage de camoufler nos œufs de grenouille, avec Guillomin, et dans la pénombre, j'y aperçus une forme sombre dans le courant.

— Père, père, regardez ! Là... ! On dirait ... Mon Dieu ! ... C'est ... Pierrot, le fils du bûcheron !

Sautant à terre, je tentais vainement de retirer le corps inerte de mon camarade hors de l'onde. Gautier vint me porter aide et découvrit les autres corps dévêtus qui tapissaient le lit de la rivière ainsi que l'autre berge d'Udon.

— Père, c'est affreux ! Ils sont tous occis* ! Mon Dieu, mais pourquoi la plupart n'ont-ils plus leurs frusques ?

Toute la route* fut saisie d'horreur. C'était inhumain de s'en être pris, de la sorte, à des pauvres gens sans défense et à des enfants. Surmontant notre affliction, nous les retirâmes de l'onde pourpre. Quand ils furent tous allongés sur la berge, mon père s'exclama ému et furieux :

— Quel carnage ! Point un survivant ! Je l'avais pressenti. C'est bien là le fait de ces bougres d'Anglais avec les troupes de Philippe d'Evreux, (*c'était le neveu de Charles de Navarre, le malo (mauvais)*). Ça ne présage rien de bon ! Hâtons-nous de rejoindre le château pour soutenir notre sénéchal qui doit avoir fort à faire à le défendre, surtout que la nuit est presque tombée.

— Mais voyons, Père, nous ne pouvons point les laisser ainsi ! Pensez à leur famille ! C'est trop pénible !

— Je comprends votre douleur, mon fils, mais quand il y a urgence, il faut savoir surmonter ses émotions. Ne pensez point

L'épée de petit Jehan

que je ne sois point aussi affecté que vous par ce drame, mais maintenant que nous les avons sortis de l'eau, nous ne pouvons plus rien pour eux sinon leur donner sépulture et ça attendra demain, car il nous faut tenter de sauver le châtel et ceux du dedans !

Alors que nous remontions le sentier de la colline au triple galop, il me sembla distinguer une nuée blanche s'élever au sommet ;

— Père, regardez là-haut, ne serait-ce point de la fumée ?

— Par tous les Saints ! Ils brûlent mon château ! Plus vite, mes amis, plus vite ! Je veux les occire tous ! Je vais leur décrocher la tête un à un ! lança-t-il avec une furie décuplée par l'horreur de ce que nous venions déjà d'endurer.

Quand nous fûmes en vue du château, les flammes le léchaient de toute part. Ce n'était plus qu'un gigantesque brasier. Impossible d'en approcher tellement la chaleur était intense. Bizarrement, point un cri ni un gémissement ne s'échappait des crépitements du feu. La forteresse semblait totalement désertée. Le pont-levis ayant brûlé lui aussi, sans cordes ni échelles, impossible d'entrer vérifier s'il y avait des survivants !

Bien que nous soyons tous prêts à combattre pour contrevenir* nos morts, nous étions totalement désarmés devant ce funeste spectacle. Mon père fit plus de dix fois le tour des fossés, cherchant un moyen de pénétrer dans son fort. Constatant son impuissance, il finit par lever les bras en implorant le ciel avec déchirement :

— Mon Dieu, pourquoi ? Pourquoi mon châtel ? Que sont devenus tous mes gens ? Qu'ai-je fait pour devoir subir autant d'épreuves ? N'ai-je point déjà eu mon compte de souffrance ?

Les yeux hagards, il resta là, prostré, comme tétanisé, alors que les chevaux, effrayés par l'ardeur de la fournaise et subissant l'angoisse de leur cavalier, devenaient de plus en plus difficiles à maîtriser. Certains même détalèrent au grand galop dans la nuit

tombante.

Pendant un temps, qui me parut une éternité, personne n'osa intervenir. Après toutes les horreurs que je venais de vivre, j'étais abasourdi et surtout paniqué de voir mon père dans un tel état de torpeur. Lui qui, à mes yeux, avait toujours su prendre la bonne décision dans toutes les circonstances, lui, dont la seule présence à mes côtés avait toujours suffi à mon réconfort et à ma quiétude, là, en l'état, il était défait et impuissant.

Mon oncle remarqua sans doute mon désarroi, car il s'approcha de moi en me rassurant et en calmant ma monture, puis il s'adressa à mon père, doucement, comme s'il tentait de réveiller, sans le brusquer, un somnambule au bord d'un gouffre.

— Mon cher frère, reprenez-vous ! Je suis bien autant affecté que vous par ce grand malheur, mais rien ne sert plus de se lamenter. L'Angélus a sonné il y a déjà longtemps et si nous ne rentrons point au manoir de Sainte-Marie maintenant, nous ne pourrons plus nous diriger dans la nuit.

Energiquement, il attrapa la bride du cheval de Père, l'obligeant à faire demi-tour afin qu'il détache son regard du brasier dans lequel se consumaient son château ainsi que son esprit avant de lui ordonner énergiquement de quitter ce lieu funeste.

— Oui, en route ! reprit Père, en écho, enfin libéré de son trouble. Merci, mon frère, pour votre intervention ! J'ai bien eu le sentiment de plonger en enfer. Dieu merci, vous m'avez retenu ! Dorénavant je promets de ne plus faillir à ma charge.

Dans un silence ténébreux et lourd comme la mort, nous chevauchâmes en toute hâte vers le manoir du Logis où ces dames devaient nous espérer avec grande inquiétude.

Arrivé sur place, j'eus vraiment l'impression d'avoir fait un mauvais rêve et de me réveiller enfin dans la vraie vie.

De fait, «ça jacassait de partout" comme aurait dit Frère Isaac. Il ne fut point aisé de descendre de nos montures tant nous étions assaillis de tout côtés par les femmes. Impossible de répondre à tant de questions en même temps. Mère s'approcha de mon père avec empressement, devancée pourtant par Odin et Rollon, ses chiens feux, fort excités de revoir leur maître :

— Allons, mes beaux ! Oui, vous êtes contents ! C'est bon ! On se calme ! Je suis là maintenant. Couchez ! Là ! Aux pieds !

— Mon cher époux, qu'est-il donc advenu que vous tardiez tant à nous retrouver pour souper. Vous nous avez causé moult tracas !

— Ma mie, donnez-moi quelques instants de répit et faites venir l'échanson qu'il nous serve un remontant. Nous en avons tous bien besoin ! Figurez vous, ma dame, que nous n'avons plus de châtel, il doit être en train de finir de brûler, c'est effroyable !

Et là dessus, mon père commença à raconter les faits. Apaisé par la quiétude de cet endroit perdu hors du temps et de la guerre, il avait totalement retrouvé son âme belliqueuse et pestait à tout bout de champ contre les Anglais et les Navarrais.

— « Mais qu'est ce qui lui avait donc pris, au jeune dauphin Charles (V) de libérer le Roy de Navarre, pendant l'absence forcée de son père (*Jean le Bon*) ? » pensa-t-il à haute voix.

— Forcée, reprit ma mère, peut-être point tant que ça ! Si j'en crois Dame Marie d'Espagne, mère et tutrice de notre comte Charles (*III d'Alençon et du Perche*) le roy séjournerait confortablement gardé en l'hostel d'Artois sur la Tamise et il visiterait régulièrement le roy Edouard en son palais et vice versa.

— Quoi que vous en disiez, ma Mie, depuis son enfermement, c'est l'anarchie ! Les bandes de soudards du fameux Charles-le-mauvais mènent campagne dans notre région avec, à leur tête, son frère Philippe et son neveu Louis d'Evreux. Ils ont l'aide, entre autre, des partisans du feu Seigneur de Saint-Sauveur-le-Vicomte "Geoffroi d'Harcourt" le boiteux. Ils violent, pillent et mettent tout à sac sur leur passage. Ils ont quasiment remis la

L'épée de petit Jehan

main sur toute la Normandie maintenant qu'ils ont brûlé mon château.

— Mon époux, j'en suis bien attristée pour vous, mais vous savez bien que je ne m'y plaisais guère dans votre forteresse d'hommes d'armes. Et puis, voyez le bon côté de la chose, mon ami, Dieu a voulu que nous soyons tous en vie ! N'ai-je point eu raison de faire caprice pour venir ici ? , minauda ma mère à l'oreille de mon père, tout en lui passant la main dans le dos. Voyons ! Qu'est-ce cela ?, questionna-t-elle en remarquant le fourreau en bandoulière.

— C'est une épée que j'ai fait forger à maître Geslin pour notre fils petit Jehan. C'est mon présent, pour fêter, demain, son entrée comme page à la cour du comte d'Alençon. Si les événements le permettent encore !

— Mais voyons, on ne donne point une telle épée à un enfant ! dit-elle, en lui ôtant le fourreau de sur le dos. Il n'est point question que vous lui remettiez cette épée avant qu'il ne soit damoiseau et écuyer ! N'ayez point d'inquiétude, mon fils, déclara-t-elle en me menant par la main, en attendant que vous soyez en âge, nous allons la conserver en lieu sûr, dans le coffre des reliques.

— Dame Nicolette, mon épouse, me croyez vous insensé ? s'exclama mon père en nous rattrapant. Je ne comptais point lui remettre cette épée de suite, mais je vais la conserver par devers moi jusqu'à demain. En effet, j'ai mandé Frère Isaac pour la bénir avant le banquet que nous allons donner en l'honneur de notre fils. A ce propos, Ma mie, dites à vos gens de cuisine de récupérer les victuailles que nous avons été quérir en chemin, ce tantôt, et faites nous servir quelques frugalités pour souper.

Alors que nous nous installions autour de la table, dans la grande salle du manoir où régnait une douce chaleur grâce à l'immense cheminée de la pièce, un remue-ménage, dans la cour, glaça l'ambiance.

— Garde ! Allez voir ce qui nous vaut ce vacarme :

ordonna mon père.

Celui-ci s'exécuta et revint en tenant par le colback, un gamin en loque, noir terreux de la tête aux pieds.

— Ce garnement dit connaître votre fils, Mon Seigneur, lança le garde, alors que sa proie se débattait en gesticulant dans tous les sens pour lui faire lâcher prise. Il finit par y parvenir et accourut vers moi :

— Petit Jehan ! Voyons, regarde ! C'est moi « Guillomin », s'exclama le gamin fébrilement. Faut que je te dise, c'est grave, le chastiau, ils l'ont brûlé !

— Qui est ce Sarrasin ?, questionna mon père à mon intention.

— Mais père, c'est l'apprenti du maréchal-ferrant !

— Alors gamin, où sont mes gens ? Sont-ils vivants ? Et toi, comment es-tu là ? Que c'est-il donc produit pour que la troupe du Sénéchal de la Motte n'ait point résisté plus avant aux assaillants ?

Guillomin, épuisé, se tourna vers mon père et tomba à genoux la gorge serrée :

— Seigneur, c'était trop affreux, et il éclata en sanglots.

Comme je me précipitais vers mon camarade de jeux, ma mère intervint :

— Petit Jehan ! Laissez cet enfant se remettre de ses émotions, il est encore sous le choc ! « Nous allons te faire faire un brin de toilette et tu vas te rassasier avant de nous conter ce grand malheur », glissa-t-elle à l'oreille de Guillomin.

Dans la foulée, elle me pria d'accompagner mon camarade aux communs et y passa ses ordres.

Les gens de cuisine placèrent un baquet recouvert de toile devant la cheminée, où, pendu à la crémaillère, un chaudron faisait sautiller son couvercle sous l'effet des gros bouillonnements de l'eau qu'il contenait.

L'épée de petit Jehan

— Ôtes donc tes frusques, Guillomin, je vais aller t'en chercher des miennes. Lave-toi pendant ce temps-là !

Je retournais voir ma mère pour qu'elle me prête les clefs du coffre où étaient rangés mes vêtements, mais elle préféra m'y accompagner. De retour auprès de Guillomin, il n'avait point bougé d'un pouce.

— Et bien, t'attends qu'il soit froid ou quoi ?

— J'ose point, petit Jehan, j'ai jamais pris de bain de ma vie, je vais me découenner* et j'vas tout le salir !

— Ne t'en fais point pour ta peau, c'est juste la crasse qui est dessus qui va partir, c'est fait pour ça, profite-en !

Alors que Guillomin commençait à s'ébattre en éclaboussant de toutes part, je m'impatiençais de connaître le récit de mon camarade de jeux.

— Dis donc Guillomin, tu pourrais me dire ce qui s'est passé cet après-midi ?

— Bin, tu vois, quand mon maître a fermé la maréchalerie, moi j'a filé discrètement par la cour jusqu'à la tour de ton ancêtre, ... Tu sais celui qu'tu m'as dit qu'sa femme s'appelle comme le bois où qu'mon pépé de la-Lande-de-Goult fait du charbon.

— Le bois de Montgomery, tu me parles de Sybille de Montgomery ?

— C'est bin c' nom là qu' j'cherchais.

— Donc tu as été dans la tour des Guernons, à part que Ralph des Guernons, ce n'était point son mari mais son petit-fils et que ce n'était point lui le seigneur de Carrouges mais plutôt un de ses petits neveux qui se nommait aussi Ralph. Mais je ne vois point pourquoi je perds mon temps à t'expliquer tout ça, tu oublies tout. Revenons-en plutôt à la tour. Tu t'es glissé dans la tour des Guernons et alors ?

— Ben oui, tu sais bin, on avait dit qu'on cherch'rait l' fameux souterrain par où qu'la garnison du cap'taine Gautier s'était escampée quand l' grand-père de Richard Cœur de Lion, ...

L'épée de petit Jehan

Bon delà, comment qui s'appelle déjà celui-là ?

— Geoffroi (V) Le Bel, comte d'Anjou, qu'on appelait "le Plantagenêt", à cause de la tige de genêt qu'il mettait à son galurin ! reprenai-je académiquement, sûr des connaissances que je tenais de frère Isaac et dont je bassinais mon camarade de jeu à longueur de temps.

— Bon delà ! Pourquoi qu' je m'appelle jamais d'ieux noms ?

— Pourtant, tu te souviens bien qu'en septembre 1136, il avait voulu envahir le duché de Normandie avec sa grande armée et qu'il avait assiégé notre place-forte pendant plus de trois jours, la découvrant sans âme au matin du quatrième.

— Ouais ! Je m'appelle qu'y z'avez tous déguerpi et qu'y s'est proprement* point méfié, le Geoffroi « Plan-de-genest », y nous a pris pour des blaireaux en n'y laissant qu'une p'tiote troupe de soldats ! Du coup, not' cap'taine Gautier, y recouvrit l' châtel just'après l' départ du gros d'la troupe sans bi'n trop d'mal !

— Dit donc, Guillomin, tu parles comme si tu y étais, je te signale que c'était il y a plus de deux cents ans, quand même, et que le « Plan-de-genest » comme tu dis, il a quand même eu le duché de Normandie, au nom de sa femme Mathilde, la petite-fille de Guillaume le Conquérant !

— Peut-êt'e bin, mais moi... j'ai trouvé la galerie ! s'esclaffa Guillomin en accompagnant son rire d'une grande tape dans l'eau du baquet, m'aspergeant jusqu'au dessus des guestres....

— Quoi ! Ce n'est point possible ? Tu ne vas point me faire croire que tu as découvert le fameux souterrain ?

— Et, si ! T'es épaté, hein ?

— Ça me laisse tout pantois, Guillemmin, et alors, raconte ?

— Alors, reprit mon camarade, j'ai pris une torche dans la réserve de vivres, tu sais bin, là où que s' trouve le tonn'let de poud'e qu' ton père a acheté au sieur Robert Bacon le découvreur, pour faire fonctionner les deux tubes de canon qu'il expérimente 'core... nonobstant qu'y sont point 'core bi'n au point,... et pis

après, j'ai r'tiré la grille qui obstruait l'entrée de mon souterrain et j'ai commencé à arquer sur un bon bout, jusqu'à c'que je butte sur un mur de terre. J'ai bi'n gratté un bon moment avec mes mains et pis, je m' suis quidé (*pensé*) qu'y fallait mieux qu'j'aïlle chercher une pioche ou qué'qu'chose pareillement, surtout qu'ma torche s'affaiblissait. Alors j'ai fait marche à rebours. R'arrivé dans la tour, j'esgourdais bin du boucan dehors. A c'qui m'semblait comprendre, c'était les bûcherons qui rapportaient l'bois. Alors j'suis monté tout en haut de la tour, dans le pinacle, et j'ai vu que l' Sénéchal se dirigeait vers la porte de Saint-Martin. Seulement même si y f'sait pu bin jour, quand toutes les charrettes de bois et de fagots furent à l'intérieur du châtel et que le pont levis fût r'monté, j'ai bi'n vu un tas d'assaillants sortir de d'sous les fagots et les faux bûcherons ôter leurs frusques et prendre la garnison par surprise. En bi'n moins d'temps qu'y n'en faut pour l'dire, y'z'avaient occis tout le monde et y' commençaient à fout'e des fagots dans tous les coins et à y fout'e le feu. Alors, j'suis r'descendu à tout' berzingue, j'embarquais le couvercle d'un tonneau au passage et je m'suis réfugié à tâtons au fond d' la galerie, planqué derrière mon couvercle. Ca mit point bi'n d' temps avant qu'ça cause dans la tour à l'aut'e bout de mon tunnel. Y'z'y mettaient le feu, pour sûr. J'en m'nais point large quand soudain, j'esgourdais un grand coup de tonnerre dont l'souffle s'engouffra dans la galerie et p'is, pu ri'n. J'ai pu souvenance de ri'n du tout.

—Tu ne t'es point retrouvé ici par magie quand même?

—Te fous point de moi ! Mais j' m'a réveillé, tout fourbu de partout, sur un tas de terre, dans la sente de Sainte-Marguerite, de l'autre côté des palissades. Alors je m'a dit qu' c'était un miracle et que j'devais prévenir ton père pour le châtel. Et me v'là !, envoya Guillomin en sortant triomphant du baquet. Il s'approcha de la cheminée pour se sécher.

— Moi, ton miracle, je l'attribuerais plutôt au tonnelet de poudre de mon père. Le souffle de l'explosion a sans doute

L'épée de petit Jehan

débouché ta galerie en projetant ton bouchon de terre à l'extérieur et toi avec. Tiens, enfile ça maintenant que tu es propre et sec !

Guillomin hésita :

— Tu crois que j' peux, c'est t'y point un péché que d'mett'e les affaires de qué'qu'un d'autre ?

— Point si on te les donne, voyons. Regarde-moi un peu ... Tu es méconnaissable ! Il est là le miracle. Juste un cordon pour attacher tes cheveux d'or et on pourrait te prendre pour un jeune seigneur !

Pendant tout le temps où Guillomin prenait son bain, le maître queux nous avait préparé une collation. Sur un coin de la table de cuisine, nous nous rassasiâmes avec avidité avant de rejoindre les adultes dans la grande salle, afin de leur rapporter les événements.

Après quoi, on nous envoya nous coucher. La journée avait été tellement riche en émotions de toutes sortes que le sommeil ne se fit point attendre.

Guillomin vint me réveiller le lendemain matin, sur les ordres de Mère qui, auparavant, l'avait déjà envoyé œuvrer aux cuisines. Il m'annonça que Père était parti aux aurores avec ses compagnons pour s'occuper de tous ces pauvres gens qui étaient morts la veille. Je me suis tout de suite demandé s'il avait pris "l'épée".

À cette pensée, je réalisais qu'avec toutes ces péripéties, j'avais omis de parler de ma surprise à Guillomin. Sitôt prise ma collation, je me suis mis en quête. Je trouvais mes tantes en train de choisir leurs robes et leurs coiffes dans la lingerie. Elles rivalisaient d'élégance pour impressionner leur prétendant à l'occasion du banquet. "Le banquet" ..., plutôt un repas d'adieu à mon enfance ... Je préférerais penser à autre chose !

— Bonjour tante Guillemette, bonjour tante Isabelle !

L'épée de petit Jehan

N'auriez-vous point aperçu Mère, par hasard ?

— Bonjour, mon neveu ! , répondit Isabelle, sans même sortir la tête de sa malle à frusques, elle doit être dans la grande salle à faire dresser ta table d'honneur !

— Merci mes tantines ! , lançai-je en les laissant à leurs chiffes.

Après être passé, en vain, dans la grande salle, je finissais par retrouver ma mère dans la cuisine en train de donner ses ordres pour le service.

— Bonjour Mère, est-ce que vous savez si Père a pris "l'épée" en partant ce matin ?

— Je ne pense point, mon fils, mais de toute manière, ce n'est point à propos. J'en ai fini avec mes directives ici, alors vous allez me suivre. Nous devons préparer votre coffre d'habits pour votre séjour à la cour du comte d'Alençon. J'ai plusieurs conseils à vous donner qui sont bien aussi importants que vos règles de chevalerie. Comme vous le constatez, j'ai préparé vos frusques, mais surtout, je vous ai mis plusieurs sous-vêtements, surtout des caleçons. N'hésitez point à les changer régulièrement. Je connais les hommes livrés à eux-mêmes, ils s'abstiennent vite des règles de propreté. Seulement, mon fils, d'ici quelque temps, vous deviendrez jouvenceau. Votre pilosité va s'accroître, sous vos aisselles, votre torse, autour de votre vit et de vos génitoires que je vous recommande de bien toiletter. Je ne me fais point de soucis, quand vous aurez vos premiers échappements nocturnes, vous repenserez à mes conseils. En attendant, allez-vous faire beauté pour votre banquet !

Géné qu'elle m'ait parlé de mon vit, même sans avoir bien saisi tous ses propos, je m'échappais prestement des jupons de ma mère, en subtilisant discrètement le trousseau de clefs posé sur la sellette de l'entrée. Je devais avant tout trouver mon épée pour la montrer à mon camarade. Je fis l'inventaire du coffre des reliques, celui de la pièce d'armes de mon père, et même celui de la réserve

L'épée de petit Jehan

de vivre pour la cuisine. En vain ! Et alors que j'en fermais la porte à clef, je fus surpris par Guillomin :

— Bi'n, qu'est qu' tu fous là, ta mère te fait mander de toutes part !

— Je m'en doute, j'ai pris son trousseau de clefs. Je cherchais " l'épée " que père m'a fait forger pour mon avènement en Chevalerie. Je voulais te la montrer, seulement, je ne l'ai point retrouvée ... Si tu la voyais, elle est tellement belle ! ... Je te jure, mieux qu'Excalibur !

— Morbleu ! V'là-t-y point qu'y s'prend déjà pour un chevalier de la Tab'e Ronde ! , pouffa le gamin.

— Vas-y, moque toi, n'empêche que quand tu la verras ...

À ce moment, Mère débarqua furibonde :

— Petit maraud ! Est-ce bien le jour de me faire courir ! Avec tout ce labeur que me donne votre département ! Allons, Petit Jehan, mettez-moi le trousseau de par la main que je n'ai point à vous réprimander et allez de ce pas vous vestir bellement pendant que je fais terminer les apprêts du festin ! Et vous, Guillomin, retournez œuvrer en cuisine.

Alors que je m'exécutais prestement, le manoir se mit à bourdonner telle une ruche. Mon père et sa troupe étaient de retour. J'enfilais les beaux habits que mère m'avait préparé : une tunique bordée de fourrure sur des bas de laine rouges vifs et des chaussures pointues à la poulaine. Mais je m'abstenais de m'affubler de la ridicule coiffe emplumée qu'elle m'avait fait confectionner et j'allais rejoindre tout le monde dans la grande salle.

De chaque côté de la monumentale cheminée qui décorait tout un pan de mur d'un ensemble d'encorbellements étagés du plus heureux effet, ma mère avait fait monter des tables sur tréteaux pour le banquet. Sous les grandes poutres du plafond perché à plus de treize pieds (*plus de quatre mètres*), sur une estrade en face, elle avait fait dresser une table d'honneur. Celle-ci était